

MICHEL-ANTOINE BURNIER

LE ROUGE ET LE ROSE



Le roman du socialisme en France

ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE

Extrait de la publication

LE ROUGE ET LE ROSE

MICHEL-ANTOINE BURNIER

LE ROUGE ET LE ROSE

Éditions de La Martinière

Conception de couverture : Plaisirs de myope

Illustration de couverture : Cabu.

De gauche à droite : Jean Jaurès, Léon Blum, François Mitterrand

ISBN 978-2-7324-4589-2

© 2011, Éditions de La Martinière,
Une marque de La Martinière Groupe, Paris, France

Connectez-vous sur :
www.editionsdelamartiniere.fr
Dépôt légal : avril 2011

© Éditions Jannink, Paris, France, 1977, 1981

Malgré tous nos efforts, certains auteurs des photographies reproduites
dans l'ouvrage n'ont pu être retrouvés. Leurs droits sont réservés.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À la mémoire des précurseurs
Prosper Enfantin
et Édouard Bernstein*

Utopies

Socialisme : en France, c'est un philosophe ami de George Sand, Pierre Leroux, qui invente le mot dans les années 1830. Pour lui, cela signifie une nouvelle religion communautaire inspirée de Moïse, de Bouddha et de Jésus. Il s'agit de supprimer le règne de l'argent dans la société, d'adoucir la condition ouvrière et d'encourager la solidarité humaine.

Ces idées, le comte de Saint-Simon les a déjà exposées avec beaucoup plus de rigueur depuis une dizaine d'années. On appelle donc sa doctrine socialisme ou saint-simonisme, ou Nouveau Christianisme. Il veut écarter du pouvoir les nobles, les magistrats et les prêtres qui gouvernent encore la société au début du XIX^e siècle, réconcilier les patrons et les ouvriers, développer la justice dans l'industrie, la banque et le commerce, organiser des fêtes au milieu du travail et supprimer l'héritage.

Saint-Simon est mort en 1825. Son héritier spirituel, Prosper Enfantin, décide de démontrer ce socialisme par l'exemple en le modifiant quelque peu. C'est un polytechnicien, ingénieur des chemins de fer à une époque où les locomotives font peur ou font rire. En juin 1832, avec quarante disciples, Enfantin s'enferme dans une grande maison à Ménilmontant. Là, pas de domestiques, plus de propriété privée : tous les disciples, avocats, banquiers, ouvriers, font don de leurs biens à la collectivité et travaillent à leur tour au jardin, à la cuisine, à la rédaction d'un grand livre sur l'avenir de l'humanité, à la construction d'un Temple du socialisme. Entre

eux ils se nomment frères ; Enfantin, leur chef, est le père. Chacun porte son nom inscrit sur sa poitrine et laisse pousser sa barbe.

Ils revêtent un costume particulier : pantalon blanc, couleur d'amour ; tunique bleu-violet, couleur de la foi ; cravate blanche, toque rouge. Leur gilet blanc et rouge, couleurs du travail, se boutonne dans le dos : on ne peut le fermer sans se faire aider par l'un de ses frères, – c'est le symbole sensible et obligatoire de la solidarité humaine.

Dortoirs, repas et travaux collectifs, études et cérémonies, les saint-simoniens pensent avoir inventé un mode de vie si parfait que peu à peu le monde entier se convertira et les imitera. Ils croient à l'égalité de la femme et de l'homme (ce qui fait scandale en ces temps-là), veulent abolir le mariage et se proposent de tout mettre en commun, y compris leurs épouses et leurs enfants. Ils chantent :

*Allons, bourgeois et prolétaires,
Le travail nous a faits égaux.
Ensemble remuons la terre,
Montrons à tous l'homme nouveau.*

Dans la France du roi Louis-Philippe, on les considère comme des fous, mais on vient les voir et on les écoute parfois. À Ménilmontant, la communauté recevra certains dimanches jusqu'à dix mille visiteurs. Au bout de trois mois, le gouvernement s'en irrite. La police met fin à l'expérience et ferme la maison. Enfantin se retrouve en prison. Plus tard, parce qu'il croit toujours aux bienfaits de l'industrie et du commerce, il tentera sans succès de percer un canal à Suez – bien avant Ferdinand de Lesseps –, puis construira le chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée.

Enfantin a un rival : le socialisme commence dans la division. L'homme se nomme Charles Fourier. C'est un négociant en draps qui

déteste le commerce et se fera comptable, employé de mairie ou caissier pour vivre. Le soir, il rédige de gros volumes où il détaille sa doctrine.

Il appelle cela l'Harmonie. Il hait la civilisation du XIX^e siècle, la famille, l'école. Il parle de rassembler toute l'humanité dans des phalanstères, petites collectivités de mille six cents à mille huit cents membres, où chacun organiserait sa vie selon ses désirs. Il faudra beaucoup y travailler, seize heures par jour, mais le travail est devenu un jeu, on change d'ouvrage au moins toutes les deux heures, on s'associe avec les gens que l'on aime. Voici la journée d'un Harmonien pauvre (puisque dans le socialisme de Fourier il y a toujours des riches et des pauvres), au mois de juin :

- 3 heures 1/2 : lever, préparatifs ;*
- 4 heures : séance à un groupe des écuries ;*
- 5 heures : séance à un groupe de jardiniers ;*
- 7 heures : déjeuner ;*
- 7 heures 1/2 : séance au groupe des faucheurs ;*
- 9 heures 1/2 : séance au groupe des légumistes sous tente ;*
- 11 heures : séance à la série des étables ;*
- 13 heures : dîner ;*
- 14 heures : séance à la série des silvains ;*
- 16 heures : séance à un groupe de manufacture ;*
- 18 heures : séance à la série d'arrosage ;*
- 20 heures : séance à la bourse ;*
- 20 heures 1/2 : souper ;*
- 21 heures : fréquentation amusante ;*
- 22 heures : coucher.*

À l'école, les enfants ne travaillent que l'hiver ou les jours de pluie. Le reste du temps, ils s'amuse dans les jardins, se roulent dans le foin, chassent les oiseaux, cueillent les fruits.

La famille a disparu : Fourier souhaite que les membres du phalanstère participent à de grandes orgies amoureuses, dans la plus totale liberté.

En 1832 également, les disciples de Fourier créent un phalanstère à Condé-sur-Vesgre. Mais ils sont trop sérieux et travaillent plus qu'ils ne jouent. Fourier les désavoue. On verra d'autres expériences de phalanstères, aux États-Unis ou en France, toutes plus tristes que ne le voulait la doctrine du maître. À la fin du XIX^e siècle, une grosse fabrique de poêles en fonte dirigée par Godin se convertira en un familistère inspiré de Fourier et fonctionnera près de cinquante ans.

Il y a bien d'autres fondateurs du socialisme en cette première moitié du XIX^e siècle. Owen, qui crée un modèle de coopérative ouvrière et que l'on peut considérer comme le père du socialisme en Angleterre. Victor Considérant et Pecqueur, disciples de Charles Fourier. Lammenais ou Buchez, qui imaginent des socialismes modérés et chrétiens... Étienne Cabet surtout, qui invente l'Icarie, une société idéale qu'il voudra construire en France, puis en Amérique, sans succès. Cela suppose une ville ronde et symétrique, la suppression de toute propriété privée, l'organisation des citoyens dans des assemblées populaires, le port obligatoire d'un uniforme, une grande discipline et la toute-puissance de l'État socialiste. L'État doit disposer de l'ensemble des biens et des produits, et les distribuer directement aux familles selon le principe « à chacun selon ses besoins ».

Tous ces socialistes sont nommés utopiques parce qu'ils ne cherchent pas à prendre le pouvoir mais rêvent d'une société future et parfaite, qu'ils la décrivent dans ses moindres aspects et ses moindres lois (souvent très contraignantes), et qu'ils espèrent convaincre l'humanité entière par leurs discours et leur exemple. Ils s'inspirent des grandes philosophies utopiques du passé, qui déjà bannissaient la propriété et l'argent : la *République* de Platon dans la Grèce antique, l'*Utopia* de Thomas More dans l'Angleterre du XVI^e siècle, la *Cité du Soleil* du moine Campanella dans l'Italie du XVII^e...

Reste le plus original, Pierre-Joseph Proudhon, fils d'un garçon brasseur de Besançon, la ville de Charles Fourier.

Il traite Fourier de crétin et d'ignorant, il refuse le développement industriel qu'appellent les saint-simoniens et lui préfère l'artisanat. Mais il insiste sur la lutte des classes entre les ouvriers et les patrons, il proclame : « La propriété, c'est le vol » – ce qui lui vaut la gloire. Il souhaite la disparition de l'État et craint que tous les autres socialismes ne mènent à la dictature : les travailleurs doivent s'organiser eux-mêmes dans leurs ateliers. La société future, où le crédit sera gratuit, se conçoit pour lui comme la libre fédération de tous les groupes humains.

L'influence de Proudhon sera plus tard considérable sur le syndicalisme et le mouvement ouvrier français.

Le début du XIX^e siècle est aussi l'époque des grandes émeutes et des combats révolutionnaires. On se souvient de la Révolution française, toute proche encore : alors les théoriciens de la République, les petits-bourgeois, les artisans, les ouvriers des faubourgs, les paysans avaient lutté pour l'égalité, contre les riches et les rois. Ils avaient amené la guillotine, la Terreur, puis cédé le pouvoir à Napoléon I^{er}, mais qu'importe. En 1815 les rois et les nobles sont revenus, et les groupes républicains luttent toujours.

Et puis la condition ouvrière : quatorze ou quinze heures de travail par jour, les baisses de salaire continuelles (parfois 10 % d'un coup), les femmes sous-payées dans l'industrie textile, ou poussées à la prostitution, les enfants contraints de descendre à la mine. Le revenu des ouvriers reste souvent inférieur au minimum vital. Le chômage est une menace pour tous, et sans indemnité il conduit à la déchéance et parfois à la mort : on meurt réellement de faim. Pas d'assurance-maladie, pas de retraite, l'alcoolisme. Les logements sont souvent de tels taudis qu'aucune vie de famille n'y est possible, les couples sont séparés ou mélangés, les enfants fréquemment abandonnés à la rue.

Émeutes

Dès les années 1820, des sociétés secrètes républicaines recrutent chez les étudiants et chez les ouvriers ou les artisans. On conspire malgré la police et les arrestations. En 1830, la bourgeoisie libérale, les étudiants et le peuple se soulèvent et chassent le roi Charles X, qui avait cru pouvoir gouverner comme sous l'Ancien Régime et supprimer la liberté de la presse : trois jours de combats dans Paris – ce sont les Trois Glorieuses –, des milliers de barricades, mille cinq cents morts. Louis-Philippe s'installe, nommé « roi des Français » par les libéraux et les modérés. Les républicains sont furieux. La condition ouvrière ne change pas.

Il y a de nouvelles émeutes dès la fin de 1830, réprimées cette fois par Louis-Philippe. En février 1831, la foule parisienne attaque l'archevêché et l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, et les pille. En avril, d'autres batailles de rue à Paris, en mai également et en juin. On fête le 14 Juillet et l'armée disperse les républicains. En septembre, Victor Hugo assiste à une émeute d'ouvrières place des Victoires. À Paris toujours, émeute en septembre en l'honneur des Polonais écrasés par l'armée russe, en octobre également, parce que le gouvernement interdit une pièce de théâtre. Les étudiants, les gamins de Paris sont presque de toutes les batailles. Enfin, en novembre 1831, les canuts de Lyon, ouvriers des filatures de soie, se révoltent en masse. Désespérés par la misère, ils réclament du pain ou la mort ; les voilà maîtres de leur ville pendant deux jours. L'armée écrase le mouvement.

En juin 1832, les républicains font encore une révolution manquée à Paris, trois jours d'affrontements et un millier de morts. Ils recommencent en 1834. Et en 1834 également, les canuts occupent à nouveau Lyon avant d'être massacrés. Depuis cette date et jusqu'en 1848, Lyon sera désormais coupée en deux par un immense mur et une ligne de forts, qui sépareront la ville ouvrière de la ville bourgeoise.

Comment se passe une émeute ? Tout débute d'ordinaire par une manifestation. L'armée charge, à cheval, sabre au clair. La foule se disperse, les plus résolus se réfugient dans les petites rues et dressent des barricades avec des pavés, des voitures, des tonneaux, des meubles. Certaines barricades peuvent atteindre la taille de deux étages, construites par gradins, avec un chemin de ronde, un parapet percé de meurtrières, comme de véritables ouvrages militaires. Dans les plus grandes insurrections, on abat même des immeubles pour obstruer les rues.

Les émeutiers pillent les armureries, visitent les maisons et confisquent les fusils (de nombreux citoyens, membres de la Garde nationale ou tout simplement chasseurs, ont des fusils chez eux). On inscrit alors à la craie sur les portes : « Armes données », pour éviter une seconde perquisition. Les femmes déchirent du linge en charpie, qui servira au pansement des blessés. Les enfants retirent le plomb des gouttières, avec quoi l'on fendra des balles. On utilise aussi le plomb des caractères d'imprimerie.

À Paris, l'émeute s'efforce de barrer les ponts de la Seine afin de gêner les mouvements de la troupe. Elle s'installe dans les quartiers populaires, autour du Panthéon sur la rive gauche, derrière l'Hôtel de Ville sur la rive droite, au centre de la capitale. Là les rues sont nombreuses, étroites, coudées : l'armée peut difficilement y pénétrer et les habitants sont favorables aux révolutionnaires.

L'émeute s'efforce de maintenir ses avant-postes vers les faubourgs du Nord, jusque vers les villages ouvriers de Belleville ou de

Pantin. Par-là viendra le renfort de la masse ouvrière, s'il vient, – ce qui n'est pas toujours le cas. La nuit, on brise les lanternes des rues pour se protéger par l'obscurité. Puis on attend l'assaut de la troupe.

Les soldats fusillent les barricades, chargent à la baïonnette. Si la résistance est vive, on tire le canon. Des étages et des toits, les habitants les plus révolutionnaires bombardent l'armée avec des tuiles ou des meubles. Lorsque l'émeute résiste une nuit, lorsqu'elle s'étend le lendemain, elle peut progressivement couvrir Paris et l'emporter, comme en juillet 1830 contre Charles X. Sinon elle se laisse enfermer dans le centre, en général dans le quartier de Saint-Merri, près des Halles, où cède à la fin le dernier bastion, comme en 1832 et en 1834. Les émeutiers pris les armes à la main ou salis par la poudre de leurs cartouches, et donc repérables, sont souvent fusillés. Les chefs arrêtés sont jugés et condamnés à la déportation ou à la prison.

Socialisme scientifique

Socialisme et révolution : à l'origine, les deux choses ne s'accordent guère. Les socialistes bâtissent leurs utopies et s'essayent dans leurs communautés ; les émeutiers sont républicains et veulent recommencer la Révolution de 1789. Saint-Simon n'était pas favorable à la tradition révolutionnaire française, où il ne voit que désordre et aventure. Enfantin, le 6 juin 1832, refuse de rejoindre la grande insurrection républicaine qui secoue Paris : ce jour-là, il inaugure tranquillement sa communauté à Ménilmontant tandis qu'au loin on entend le canon qui tire sur les insurgés. Fourier, qui avait manqué être guillotiné en 1793 par la Convention, déteste les révolutionnaires et les insulte en chaque occasion : il est socialiste mais royaliste. Et Cabet dit : « Si je tenais une révolution dans ma main, je la tiendrais fermée quand même je devrais pourrir en exil. »

Non, l'union du socialisme et de la révolution à cette époque ne va pas de soi. Le socialisme naissant est réformiste, pacifiste, loin de la politique et des partis. Il craint par-dessus tout la violence des pauvres et la dictature d'un nouveau Robespierre.

Il existe pourtant un homme qui songe à joindre socialisme et révolution. C'est Auguste Blanqui, un comploteur qui se veut l'héritier de Babeuf et de la Conspiration des Égoux de 1796, ce petit groupe qu'on dirait aujourd'hui gauchiste et que le Directoire avait envoyé à l'échafaud. Il médite de mobiliser les ouvriers, de rassembler les plus décidés dans une organisation secrète, d'abattre

les riches et d'établir par la force d'un coup d'État une société égalitaire et très disciplinée.

Réfugiés à Londres, deux jeunes philosophes allemands, Karl Marx et Friedrich Engels, partagent ce projet. Ils reprennent l'idéal du socialisme français, l'espoir d'une vie heureuse et collective où le pouvoir de l'argent et de la propriété aurait disparu. Ils nomment cela le communisme. Mais ils décident que pour y parvenir il ne suffit pas d'écrire des livres et de prêcher. Contre le socialisme utopique, ils pensent établir un socialisme scientifique.

Ils bâtissent un système inspiré de la philosophie de Hegel : c'est la dialectique qui mène le monde, le conflit perpétuel du négatif et du positif. Mais cette explication, que Hegel réservait au mouvement des idées, nos deux philosophes l'appliquent à la nature et à l'Histoire. Matérialisme dialectique : la nature progresse, de contradiction en contradiction, de la matière brute à la vie, et de l'animal jusqu'à l'homme. Pas de Dieu, pas d'esprit, la nature seule régie par ses lois. Et matérialisme historique : « L'histoire de toute société jusqu'à nos jours n'a été que l'histoire de luttes de classes. » Les forces et les contradictions de l'économie engendrent des classes sociales dont le combat incessant et violent n'est autre que le moteur de l'Histoire et de son évolution. Marx et Engels écrivent : « Homme libre et esclave, praticien et plébéien (dans la Rome antique), baron et serf (à l'époque féodale), maître de jurande et compagnon (patrons et ouvriers à la fin du Moyen Âge), en un mot oppresseurs et opprimés, en opposition constante, ont mené une guerre ininterrompue, tantôt ouverte, tantôt dissimulée, une guerre qui finissait toujours soit par une transformation révolutionnaire de la société tout entière, soit par la destruction des deux classes en lutte. »

La Révolution française confirme le schéma : la bourgeoisie a combattu et chassé l'aristocratie terrienne pour fonder un nouveau système, le capitalisme. La contradiction se reproduit : le pro-

létariat, les ouvriers modernes, nés du capitalisme et exploités par lui, se révoltent à leur tour contre la bourgeoisie.

Marx et Engels analysent le capitalisme, qu'ils définissent par la propriété privée et la recherche du profit. Ils croient – ce qui n'est pas évident à l'époque – que l'industrie va dominer le monde, ils ajoutent que les entreprises vont se concentrer en des unités de plus en plus grosses, que les petites fabriques et les classes moyennes vont disparaître, qu'à la fin il ne restera que l'immense masse des prolétaires exploités et une petite poignée de propriétaires.

Le développement même de l'industrie condamne le capitalisme : le système de la propriété privée sera trop étroit pour contenir toutes les richesses créées en son sein, l'essor désordonné du système industriel – les forces productives – mènera à des crises économiques de plus en plus violentes. À leur apogée, les contradictions du capitalisme appelleront la seule réponse qu'exige la dialectique de l'Histoire, la libération des prolétaires et l'épanouissement des forces productives : le socialisme, c'est-à-dire la propriété collective des biens de production.

Alors les prolétaires renverseront le pouvoir bourgeois.

Pour Marx et Engels, c'est l'ultime bataille. De toute l'Histoire, le prolétariat aura été la plus pauvre des classes pauvres, la plus opprimée des classes opprimées. Dans la condition totalement inhumaine que lui fait le capitalisme, l'ouvrier n'a d'autre revendication ou privilège à défendre que son existence et sa dignité humaine, que « des chaînes à perdre et un monde à gagner ». Aussi le prolétariat accomplira-t-il la révolution la plus profonde, la première qui ne se fasse pas au nom d'intérêts particuliers : en se libérant, le prolétariat libérera du même coup l'humanité entière. Ce sera, après une période de transition (ou socialisme), la réalisation de l'idéal du communisme, l'abolition de l'État, de tous les conflits et de toutes les exploitations, et la fin de l'Histoire – la jonction définitive du bonheur individuel et collectif.

Karl Marx et Friedrich Engels exposent leurs idées dans de nombreux livres et articles de philosophie, d'économie, de polémique contre les autres socialistes. En 1867, Marx publie le premier tome du *Capital*, son ouvrage fondamental d'économie politique.

Mais dès 1847 les deux philosophes, âgés de trente et vingt-huit ans, ont ramassé l'essentiel de leur doctrine dans un petit livre auquel l'opinion européenne ne prête guère attention : le *Manifeste du parti communiste*.

RÉALISATION : NORD COMPO MULTIMÉDIA À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2011. N° 104320 ()
IMPRIMÉ EN FRANCE